

U d'of OTTAWA

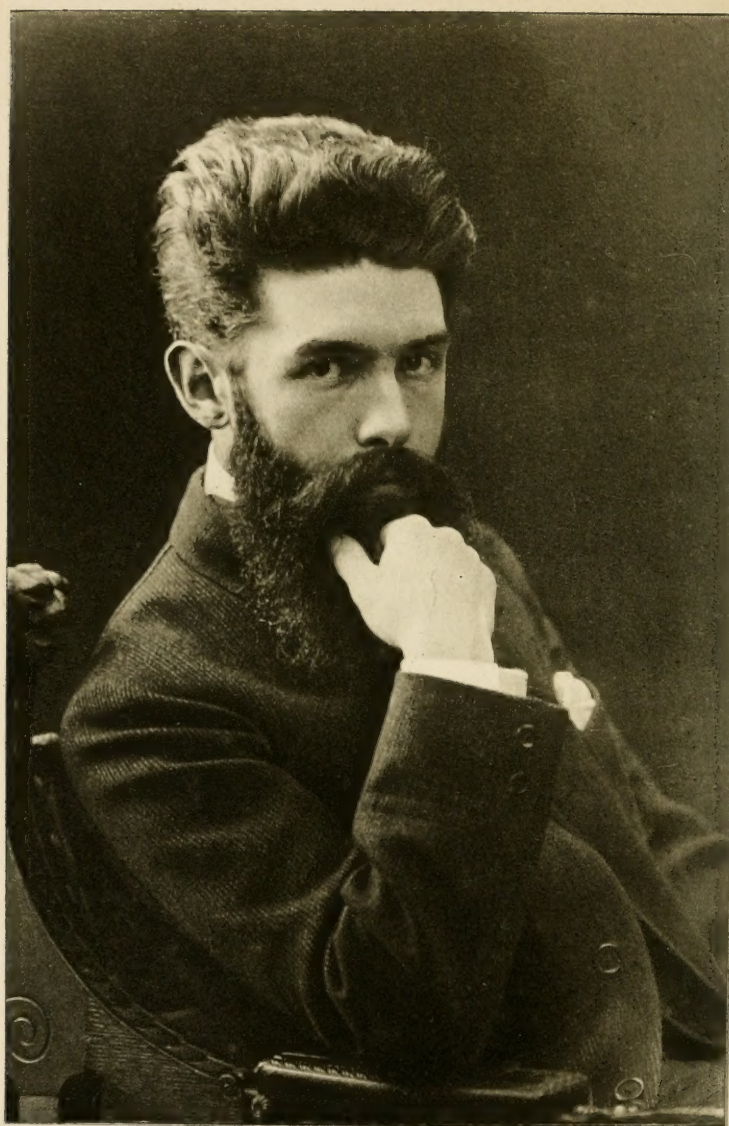


39003003990222



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

CHARLES GUÉRIN



JEAN VIOLLIS

Charles Guérin

1873-1907

AVEC DIX GRAVURES

ET DEUX AUTOGRAPHES



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Douze exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 12*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

411

19

20

21-2577

1701

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

AUTOGRAPHE
DE
CHARLES GUÉRIN

plants
Cherbourg en ven
cours
ordure si on ne
en portant en fin au fil

Si tu veux voir un vase aux belles formes naïves.
C'est à deux pas, suis-moi jusqu'à cette fenêtre.
Où ^{l'éclaircie} ~~la~~ ^{patience} ~~travaille~~ assis devant le jour

la grande
- d'attente
à l'œuvre
la coll-

Dans l'atelier
C'est le moment
C'est à venir avec une

notre
indien
en ven

Il change la paille qui monte vers
de la paille

Le ponce improprie au d'acier

Et la paille en d'acier leur donne leur courbure

~~de la paille~~ Ainsi

de la paille

de la paille

Donc les pailles ramassées ramassées

Elève entre ses mains l'aigle

de la paille

de la paille

Donc de la paille
de la paille
de la paille

de la paille

L'ampoule d'acier et sans cesse arrosée

Toujours au même endroit

rabat les bords de la corolle

Si tu veux voir en vase aux belles formes naïves,
Suis-moi dans l'atelier jusqu'à cette fenêtre
Où l'éboueur travailla assis devant le jour.
Il jeta un pain d'argile onctueuse sur son tour,
Le moula, et résistant à l'effort de la roue.
Éleva entre ses mains la fulgurante boue
D'un pouce impétueux il l'attaqua en plein cœur,
La creusa et la façonna au gré de sa vigueur.
Regarde, sous l'active étreinte qui la guide,
L'amphore épanouir sa grâce en cor liquide

Tandisqu'il l'arandonit de la paume au detours : avec la paume et l'épou-

Ses doigts joints et courbés en peignent les bords

L'argile dépendant, sans relâche assise,

/ Sur sa branche qui suit l'axe la croûte

Voilà que de ses flancs le col
sucette
souple est éelos

Il chemin en faisant onduler ses anneaux.

l'avenue à son point de vue

la tige molle

Explication positive la venue en corolle.

[illegible]

L'humble maître de ses élèves

Adair - 1844
Went 1/2 down
Swit.

Un front large, lisse et mat ; le nez droit, la bouche charnue ; le visage aux traits réguliers, tout blanc entre des cheveux noirs très hauts et une barbe noire : tel apparaissait Charles Guérin.

Mais il fallait une assez longue intimité pour saisir toutes les nuances de cette physionomie d'abord impassible. Son regard ne livrait qu'aux amis de choix le secret délicat et dou-

Charles Guérin (1873 - 1907) — *Fleurs de Neige* (Nancy, 1893). — *L'Art parjure* (Münich, 1894). — *Joies grises*, préface de Georges Rodenbach (Paris, 1894). — *Georges Rodenbach* (Münich, 1894). — *Le Sang des Crépuscules* (Paris, 1895). — *Le Cœur solitaire* (Paris, 1898 ; Paris, 1904, édition refondue et augmentée). — *Le Semeur de Cendres* (Paris, 1901 ; Paris, 1904, édition retouchée). — *L'Homme intérieur* (Paris, 1905). — *Roberte, ou le Péché contre l'Esprit* (roman terminé en 1897, mais dont la préface seule a paru dans la revue *l'Effort*, avril 1896).

loureux d'une âme blessée dans ses profondeurs. Quel charme il avait, ce regard, et que de sentiments il exprimait ! On y lisait de la réserve et de la confiance, de la pudeur et de la passion, beaucoup d'amertume, beaucoup de bonté ; il s'offrait peu et attirait extrêmement ; parfois quand on le surprenait fixé sur soi, on s'alarmait de le sentir si droit, si pénétrant, comme chargé de souffrance et de reproche. Cette impression ne s'analyse pas...

L'amitié de Guérin était une chose rare et délicieuse ; on y gagnait de la noblesse et de la douceur ; lui, cœur inquiet, devait peut-être à ses amis quelques moments de repos. Il parlait peu ; sa voix était grave ; quand il prononçait un nom qui lui était cher, elle avait un frémissement presque insensible, auquel ses proches ne se trompaient pas. On goûtait avec lui des heures pleines d'émotions inexprimées. Je me rappelle une promenade silencieuse sur les quais de la Seine, en avril, comme un des instants les plus débordants de ma vie.

La pâleur de Charles Guérin saisissait ceux

qui le voyaient en passant ; elle s'alliait à une certaine froideur distante dont s'étonnaient les lecteurs de ses vers. Quelqu'un lui en faisait la remarque. — « Le spectacle est à l'intérieur », répondit-il. Spectacle violent, implacable, cruel, qui le bouleversait et dont il ne pouvait se détacher ; il en fut l'unique témoin jusqu'au jour où il mourut, le 17 mars 1907, à trente-trois ans.

Peu de poètes ont réellement souffert comme Guérin. Il disait, un soir d'abandon :

— « Ne cherchez pas les pourquoi, les comment... J'étais appelé à souffrir. » On ne peut nier cette vocation lorsque on examine les circonstances de sa vie. Il était entouré des plus tendres affections, riche et sachant jouir de la fortune ; le souci de sa santé ne l'absorbait pas sans répit ; dès le début, ses vers avaient trouvé de l'écho. Plusieurs deuils, il est vrai, l'avaient frappé dans la période où sa sensibilité adolescente pouvait le plus s'en affecter. Mais la douleur était en germe dès longtemps au fond de lui ; il éprouvait une jouissance secrète, d'où l'orgueil n'était pas absent, à se voir envahi par elle.

— « Pour moi, écrivait-il déjà en 1896 à un ami, ce que je trouve de plus beau, c'est la

douleur, et si je n'avais pas toujours souffert, vous n'auriez jamais lu de vers de moi; quand il m'arrive d'être heureux, je cesse immédiatement de sentir, *je n'existe plus.* »

Il convient de ne faire ici qu'une part très mince à l'exagération juvénile. Ceux qui ont connu Guérin témoigneront que les larmes de sa poésie étaient de vraies larmes, qu'il les a pleurées.

Cette angoisse affreuse l'a lentement usé jusqu'à le tuer. Ce ne fut d'abord qu'une affliction vague. Dans le *Cœur solitaire*, Guérin soupire avec

Ceux qui portent le poids d'un cœur mélancolique.

(LE CŒUR SOLITAIRE, VIII.)

Il dit :

*La peine que je porte au fond de l'âme ? Elle est
Pâle comme un soleil déclinant sur la vigne,
Fraîche comme le grès d'une jarre de lait,
Et frémissante aussi comme un duvet de cygne.
Peine qu'on ne saurait nommer, chagrin sans cause...*

(LE CŒUR SOLITAIRE, XIII.)

Des années s'écoulent ; la peine s'avive ; lui
s'exalte à la ressentir :

*Mon âme, je te livre aux passants. Conte-leur
Ton passé, ton amour fidèle, et ta douleur,
Mon âme, ta douleur surtout ! Que chacun goûte
A tes cils l'âcre sel des larmes, goutte à goutte !*

(LE SEMEUR DE CENDRES, XLVI.)

La même plainte revient, plainte monotone
d'une souffrance qui ne cessait pas :

Je souffre, laissez-moi souffrir, laissez-moi seul...

.

*Me sentant faible et seul au monde et misérable,
Cette nuit, j'ai broyé ma plume entre mes doigts,
Et sangloté longtemps le front contre la table,
Les poings crispés, buvant mes pleurs, mordant le bois.*

(LE SEMEUR DE CENDRES, L ET LI.)

On se tromperait si l'on voulait voir dans
ces vers autre chose que le simple aveu de
la vérité. La littérature, au sens excessif du
mot, n'a laissé de traces que dans les premiers

recueils de Charles Guérin. Tout est profondément exact dans le *Semeur de Cendres* et dans *l'Homme intérieur*. Nous essaierons tout à l'heure de toucher du doigt quelques-unes des réalités tragiques dont ces poèmes sont l'expression. Charles Guérin fut un torturé qui repoussait l'idée de voir s'apaiser sa torture.

*Si jamais à mon seuil s'arrête le Bonheur,
Je lui dirai : Poursuis ta route, voyageur.
J'ai mes hôtes ; tu peux les voir par les fenêtres
Marcher dans ma maison qu'ils occupent en maîtres.
Ce sont la Volupté, la Tristesse et l'Orgueil.
Des l'aube sous mon toit je leur ai fait accueil...*

.
*Leur groupe inquiétant dans ma chambre circule ;
On les distingue mal déjà du crépuscule.
Ils chuchotent. Parfois l'un d'eux parle plus fort,
Et je comprends qu'ils sont à concerter ma mort.
Mais, dis, toi qui voulais visiter ma demeure :
Pourquoi ne pas avoir choisi la première heure ?
Il est trop tard ; l'Orgueil m'empêche de t'ouvrir.
Va donc, quitte ce cœur qui s'obstine à souffrir ;
Hâte-toi, car là-bas quelqu'un de moins indigne
Du seuil de sa maison, t'appelle, et te fait signe.*

(L'HOMME INTÉRIEUR, XXXV.)

Les conversations intimes — elles étaient peu fréquentes, il ne les souhaitait pas — se terminaient toujours ainsi lorsqu'on essayait de le reconforter : — « Je ne peux pas... Je ne peux plus... » Six ou sept ans avant d'écrire le poème qu'on vient de lire, il déclarait dans une lettre : — « Mon cher ami, tout ce que vous pourrez jamais me dire tendant à me faire aimer la vie sans arrière-pensée demeurera vain... Je sais bien que pour vivre normalement et avec plénitude, il faudrait vivre comme si on était immortel. Tant pis ! moi, je ne peux pas, je sens toujours le goût de la mort... »

Cette inaptitude au bonheur était même plus ancienne encore. Il s'était jeté dès la première heure, avec une sorte d'exaspération, sur tout ce qui pouvait l'entretenir. Sortant à peine du collège et voulant publier ses premiers vers, il leur choisissait en 1892 ces épigraphes, empruntées toutes à un livre où d'autres trouvèrent leur allègement, mais dont il ne retint que des formules désabusées : « Tout ce que le monde m'offre ici-bas pour me consoler me pèse... C'est donc une véri-



CHARLES GUERIN ET SON FRÈRE CADET
en 1880



CHARLES GUÉRIN AU MILIEU DE SES FRÈRES ET SŒURS
COSTUMÉS POUR UN BAL D'ENFANTS

1883



table misère que de vivre sur la terre. Et plus un homme veut vivre selon l'esprit, plus la vie présente lui devient amère, parce qu'il ressent mieux et qu'il voit plus clairement les défauts de cet état de corruption... A chaque jour suffit son mal. » (*Imitation de Jésus-Christ.*)

L'enfant — il n'avait pas vingt ans — qui se donnait un tel programme de déceptions, prenait déjà plaisir à jeter des cendres brûlantes sur sa blessure. La douleur que lui prédisaient les livres de sa foi, lui apparut souvent comme un don divin. Puisque souffrir est le lot des hommes, il se croyait marqué pour souffrir beaucoup. L'orgueil n'est pas loin de ce sentiment, un cruel orgueil de prédestiné. Pourquoi chasser cette douleur, signe d'une plus haute humanité ? Mieux vaut reconnaître sa domination inéluctable, et s'en glorifier comme d'une faveur. D'où l'opiniâtreté, l'acharnement de Guérin à souffrir.

La douleur est un vin d'une âcreté sauvage.

L'âme trop tendre encor qu'elle a rongée au vif

*En devient insensible à tout autre breuvage
Qui n'a pas son goût corrosif.*

*Poison dont ma jeunesse avant l'heure fut ivre,
Ta morsure aujourd'hui peut seule m'émouvoir.
Ce n'est plus qu'en saignant que mon cœur se sent vivre
Ma force est dans mon désespoir.*

(L'HOMME INTÉRIEUR, XXVI.)

Mais on aurait tort de supposer que Charles Guérin affectât de trahir dans la vie quotidienne les tourments qui le déchiraient. Il avait trop de goût pour jouer les foudroyés romantiques ; son caractère ne l'y portait pas. S'il était presque toujours vêtu de noir, nul ne songeait à considérer ce costume comme une allusion à son deuil caché. Une aménité constamment égale amendait ce qu'il y avait en lui d'un peu grave et d'un peu sombre. Il savait resserrer des liens étroits avec ceux-là mêmes parmi ses amis, qui, en politique et en religion, restaient éloignés de ses propres croyances. Pendant l'un des derniers séjours qu'il fit à Paris, il se trouvait avec l'un d'eux, quand une personne présente fit cette remar-

que : — « Je ne comprends pas que vous vous supportiez l'un l'autre ; vous êtes comme l'eau et le feu ! » Il se tourna vers son ami, et le prenant affectueusement par l'épaule, murmura : — « Tu l'entends ? »

Lui qui passait pour froid avait l'instinct de la bonté. Il était heureux du bonheur des autres et s'ingéniait à le provoquer. Sa délicatesse allait jusqu'aux plus petites choses. Un jour, comme il venait remercier François Coppée d'avoir consacré un article de journal à l'un de ses recueils, le vieux poète, après lui avoir dit combien il avait aimé ses vers, ajouta : — « Et puis, il y a la question matérielle, qui n'est pas à dédaigner... Je parie que mon article a fait vendre votre livre ! — Oh ! certainement, maître, répondit Guérin : toute l'édition ! » Il sortait de chez l'éditeur, qui lui avait annoncé la vente de trente exemplaires...

S'il fallait chercher dans son œuvre un témoignage de la force que Guérin savait donner à l'amitié, je citerais son Élégie à Francis Jammes, qui servit de modèle à tant d'autres pièces du même genre :

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage...

On l'a souvent reproduite, cette élegie. Elle restera comme un des chants les plus doux et les plus purs qu'ait inspirés la rencontre de deux cœurs blessés.

*Quand j'entendis, comme un oiseau mourant, crier
Ta grille, un tendre émoi me fit défaillir l'âme.
Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes,
Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.*

*J'ai vu tes chiens joueurs languir sur le pavé,
Et, sous ton chapeau noir et blanc comme une pie,
Tes yeux francs me sourire avec mélancolie...*

.
*Ami, puisqu'ils sont nés, les livres vieilliront ;
Où nous avons pleuré d'autres hommes riront :
Mais que nul de nous deux, malgré l'âge, n'oublie
Le jour où fortement nos mains se sont unies...*

(LE CŒUR SOLITAIRE, XI.)

Les épanchements de ce genre assuraient à Charles Guérin quelque répit ; mais ils demeureraient exceptionnels. Lui-même disait que pour comprendre cette espèce d'ivresse anxieuse qu'ils lui procuraient, on devrait souffrir d'une maladie cuisante et chronique qui, de temps à autre, trois ou quatre fois dans l'année, vous permît de souffler pendant quelques heures.

Les affections de la famille ou de l'amitié lui étaient nécessaires. Encore s'accusait-il de ne pouvoir jamais se donner comme il l'aurait voulu. Ce « cœur solitaire » gémissait de sa solitude et ne parvenait pas à s'en arracher à son gré. Il se plaignait qu'il y eût

comme un obstacle impalpable, mais plus résistant que le fer, entre lui et la vie. Il parlait d'une sorte de fausse honte qui l'empêchait d'user des occasions heureuses et lui laissait d'affreux remords. Ce sentiment, qu'il n'était pas fait pour les joies de chaque jour, cette infirmité dont il se persuadait en la déplorant, l'obsédaient et lui causaient de véritables accès d'abattement.

Ah ! la vie est ce soir trop vivante et trop belle !

Il mesurait sans cesse la distance qui le séparait du bonheur, et s'irritait contre lui-même.

*... O railleur, nous aurions dû pleurer,
Nous laisser vivre enfin, tressaillir, respirer
L'arome sensuel du foin coupé, des roses,
Avec avidité jouir de toutes choses,
Et répondre à la chair qui nous cherchait ce soir.
Mais les cœurs trop subtils savent mal s'émouvoir.*

(LE CŒUR SOLITAIRE, I.)

Quand il cessait d'incriminer ce qu'il appelait tour à tour sa lâcheté et son orgueil,

c'était pour s'incliner encore avec regret vers les choses dont il ne savait pas jouir. Il disait :

*Heureux cet homme, heureux d'avoir vu que le sage
Doit accueillir la vie et ne pas la chercher,
Qu'il faut jouir des jours en hôte de passage,
Trancher le pain, goûter et des fruits et du vin
Comme du dernier don qui chargera la table,
Et juger l'art pensif du poète aussi vain
Que les lignes qu'on trace en rêvant sur le sable..*

(LE CŒUR SOLITAIRE, LXVI.)

Et lorsque ce tableau d'un bonheur humain ne le satisfaisait plus, il se réfugiait vers la paix religieuse, non pour y aspirer, mais pour déplorer de n'y pas atteindre. Il jalousait la tranquillité des âmes simples et lançait au Seigneur qui ne l'avait pas favorisé, cette parole où le reproche se mêlait presque au désir :

*Mais l'homme au cœur vraiment pieux qui te confie
Le soin de sa raison et le cours de sa vie,
L'homme dont l'esprit clair n'a jamais reflété
Que l'étoile du ciel où luit ta volonté*

*Et dont l'âme, fontaine invisible et qui chante,
Laisse jaillir l'amour comme une eau débordante,
Celui-là vit heureux et libre d'épouvante,
Car il porte en vivant ta certitude en lui !*

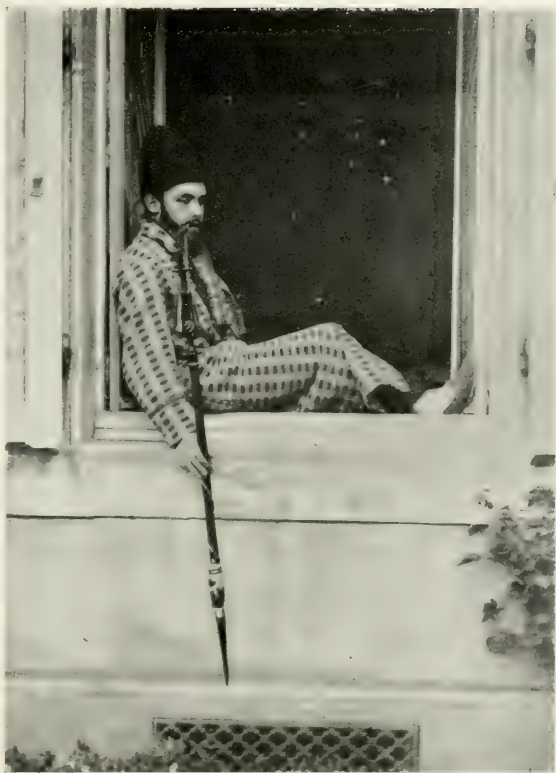
(IBID.)

Le plus souvent, une résignation amère succédait aux plaintes. Guérin admettait de nouveau son tourment comme inévitable, peut-être comme salutaire, et se bornait à répéter cette phrase de l'*Imitation*, dont il avait fait choix dès le début de son existence intellectuelle : « Si vous n'étiez pas sorti et que vous n'eussiez pas entendu quelque bruit du monde, vous seriez demeuré dans cette douce paix : mais parce que vous aimez à entendre des choses nouvelles, il vous faut supporter ensuite le trouble du cœur. »

Il était « sorti » et croyait que la porte ne se rouvrirait pas à ses appels ; il épiait avec désespoir le trouble qu'il sentait grandir en lui.



CHARLES GUÉRIN
VERS DIX-HUIT ANS



CHARLES GUTRIN DÉGUISE EN PERSAN
1896



On ne devra pas s'étonner si l'on trouve fréquemment des thèmes religieux dans l'œuvre de Charles Guérin. L'inquiétude du divin le poursuivait sans trêve. Il était tout imprégné de catholicisme. Lui-même s'abusait lorsque, dans un de ses premiers recueils, il voulait montrer sa jeunesse

*... qui se pleure et qui déchire par faiblesse
Sa chair païenne avec la haire catholique.*

Il avait fait de fortes études philosophiques, qui l'avaient d'abord écarté de sa foi première. Mais cette crise de raison coïncidait avec une crise de volonté dont je parlerai tout à l'heure. Guérin resta à mi-chemin entre la croyance et le doute. Qui devait l'emporter ? Ses yeux gardaient comme l'impossibilité de se fermer à certaines lumières

entrevues; la foi robuste, tranquille, aveugle, la foi sûre et joyeuse lui était interdite depuis qu'il en avait cherché les fondements. Mais la force de son hérédité, la puissance de son instinct, le rejetaient vers la religion catholique.

Ce combat, qu'il soutint jusqu'au dernier jour avec vaillance et sincérité, l'épuisa plus qu'aucun autre. Il connut des doutes d'une violence atroce. Tantôt il souhaitait cet équilibre heureux qu'une conception du monde purement humaine était capable de donner à quelques-uns auprès de lui; tantôt il se tournait avec une ardeur furieuse vers le Dieu qui le retenait toujours. Ses reniements prouvaient la persistance de sa foi. La lutte durait encore la veille de sa mort. Mais j'ai la conviction — et ce n'est pas un croyant qui parle — que la visite du prêtre au chevet de ce mourant n'a fait que prévenir une réconciliation prochaine et définitive avec un dogme dont il ne s'était jamais détaché. Les discussions qu'avaient avec lui des amis éloignés de toute confession laissaient paraître une inclination invincible: c'était celle d'un catholique, dans toute l'étendue du mot. Guérin

était de sensibilité catholique, chacune de ses fibres participait à sa foi ; dans un débat simplement cérébral, il y a vite un vainqueur et un vaincu ; l'issue est plus tardive quand l'être entier frémit à chaque secousse et retentit à chaque ébranlement.

Ce qui, dans la religion catholique, correspondait surtout à sa personnalité profonde, c'était moins l'espoir d'une vie future que la consolation de voir dénoncer la vanité de celle qu'il vivait chaque jour : il trouvait dans le mépris des contentements terrestres une justification de son inhabilité à les partager. « Saveur de mort qu'ont les choses du monde... terreur du péché... refuge loin des tentations mauvaises... » Chacune de ces formules ne rappelait-elle pas, en le disculpant, son dégoût natif de l'agitation humaine ?

Le catholicisme lui convenait parce qu'il y trouvait l'expression morale de son tempérament, et parce qu'une longue hérédité lui en avait laissé le dépôt. Si l'on y réfléchit, on admettra que, pour un caractère comme celui de Charles Guérin, ces raisons, qui n'en sont pas au point de vue de l'intelligence pure,

ont davantage de force réelle que celles, plus transcendentes, qui pourraient pousser, par exemple, un bouddhiste à se faire baptiser chrétien.

Les derniers poèmes de Guérin démontrent ce que son catholicisme avait de peu fondé pour son esprit, mais de puissant dans son instinct :

*Bien que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire,
Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu
Dans mon livre contradictoire.*

*Ayant pour son malheur le choix de deux chemins
Ma vie entre chacun piétine, balancée ;
J'hésite à prendre un but, quel qu'il soit, tant je crains
De me découvrir ma pensée.*

Cet aveu d'incertitude n'empêchera pas son auteur de conclure par une adhésion à la communauté romaine :

*Car, héritier d'un sang déjà vieux de chrétiens,
C'est encor lui qui parle en moi lorsque je pense,
Et l'amour qui m'unit sur cette terre aux miens
Me fait aimer leur espérance.*

*La douleur qui m'incline à de mauvais sentiers
N'usera pas l'instinct profond de tout mon être :
Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds
Du crucifix qui m'a vu naître.*

(L'HOMME INTÉRIEUR, LVIII.)

Le « moment » devait venir deux ans plus tard : Charles Guérin, déjà marqué par la mort pendant un séjour qu'il faisait en Suisse pour y assister un de ses frères, put regagner à temps sa maison de Lunéville ; il expira le jour de la Passion : c'était bien un autre calvaire aux dures étapes qui s'achevait avec sa vie.

Je voudrais ne parler qu'avec une extrême réserve d'une épreuve qui bouleversa le cœur de Charles Guérin, et qui ne fut pas la moins tragique. Lui-même observait sur ce point une discrétion absolue ; il ne s'abandonna jamais à la moindre confidence. On ne serait même pas autorisé à s'en occuper ici, si son œuvre ne contenait mainte allusion à cet amour impossible et poignant. C'est à ses seuls poèmes que je demanderai des témoignages ; et si ces témoignages restent vagues à beaucoup d'égards, du moins seront-ils suffisants pour placer à nos yeux Charles Guérin, entre Chénier et Lamartine, au premier rang des élégiaques français.

Doit-on déjà rattacher à ce drame les belles pièces d'amour du *Cœur solitaire* ? On y sent un élan charnel, je ne sais quoi de brûlant,

de fougueux, d'emporté, qu'une aventure banale ne suffirait peut-être pas à expliquer :

*Vivant sachet rempli de nard, de myrrhe et d'ambre,
Tu répands tes parfums irritants dans la chambre.
Je te respire avec ivresse en caressant,
Comme un sculpteur modèle une onctueuse argile,
Ton corps flexible et plein de jeune bête agile.
La lumière étincelle à tes cils, et le sang
Peint une branche bleue à ta tempe fragile.
La courbe qui suspend à l'épaule ton sein
Emprunte aux purs coteaux nocturnes leur dessin.*

(LE CŒUR SOLITAIRE, XXVII.)

On trouverait en se reportant au livre des passages plus sensuels. Charles Guérin connut en tout cas dès cette époque les heures funèbres où l'on se sépare (cf. *Le Cœur solitaire*, XXX.) et le *Semeur de Cendres* atteste d'autres étreintes, suivies de séparations nouvelles. Un événement grave désunit les amants après une intimité déjà longue :

*Recueille-toi, regarde en arrière, revois
Les jours évanouis comme une troupe ailée ;*

*Revois le lac au pied des monts, les prés, les bois,
Et ma vie à ta vie étroitement mêlée ;
Notre chambre d'amour sur la mer, et les soirs
Où la fenêtre ouverte au milieu des murs noirs
Découpait dans l'azur une baie étoilée.
Embrasse d'un coup d'œil d'adieu notre bonheur,
Tout ce passé d'hier qu'il nous fut doux de vivre,
Et puis dans ton nouveau foyer brûle mon livre,
Et m'écartant, malgré toi-même, de ton cœur,
Rejetant le linceul sur la volupté morte,
Détourne ton espoir de la terre. Sois forte.*

(LE SEMEUR DE CENDRES, XVII.)

Il faut lire tout entier et vers par vers le poème qui suit celui dont je viens de citer un fragment : il est d'une émotion si simple et si saisissante qu'il mouille les yeux ; ces deux quatrains ajoutent quelque précision à ce que l'on savait de la séparation survenue :

*J'imagine souvent ta maison ; je t'y vois,
Usant dans le devoir une âme encor fervente ;
Je reconnais ton bruit de pas ; j'entends ta voix
Tendre et grave donner un ordre à la servante.*



SILHOUETTE PRISE AU COURS D'UN VOYAGE A LONDRES
vers 1903



CHARLES GUÉRIN.

1905

*Ce soir, le jeune avril te gagne à sa douceur.
Tu te souviens, l'amour envahit ta mémoire ;
Et, sentant tes genoux faiblir avec ton cœur,
Tu cesses de plier ton linge dans l'armoire...*

(LE SEMEUR DE CENDRES, XVIII.)

Cependant, la pauvre chose humaine s'accomplit. Le désir dissout peu à peu les serments échangés quand on se quitte. Chacun souffre, traînant après lui l'image chérie. L'union des cœurs se fait plus étroite dans la solitude. On pleure, on appelle, on crie.. On fait des rêves en disant :

— « Je sais bien qu'ils sont chimériques... »

Mais une voix insidieuse et plus forte reprend :

— « Il suffirait de peu pour qu'ils se changent en réalité .»

L'appel au devoir n'est plus qu'un faible écho du passé. L'amant s'aperçoit que l'amour dont on est privé est plus dur à vaincre que celui que l'on possède. Jusqu'au moment où, par un hasard secondé, il se retrouve sanglotant sur l'épaule de sa maîtresse, pour commencer une existence plus amère encore, avec

ses mensonges, ses doutes, ses réticences et
ses pauvres plaisirs furtifs.

*Elle m'écrit : « Encore un jour vécu pour rien !
Mon bien-aimé, ce temps précieux, notre bien,
Se perd dans ton absence à des choses petites...*

*.
Seule à présent, au coin du feu je reste assise,
Pieds nus et n'ayant plus sur moi que ma chemise.
C'est le tardif instant, dès l'aube réclamé,
Où mon cœur peut se fondre en toi, mon bien-aimé...*

*.
Tout à l'heure, en allant et venant dans la chambre,
Je me suis dévêtue avec un soin jaloux :
Mes bagues, menu tas, dans la coupe à bijoux,
Ma ceinture, le col aux agrafes rétives,
Les rubans, les lacets, les nœuds où tu n'arrives
Jamais sans mon secours qu'à t'irriter les doigts
Quand ta fièvre les hâte et les rend maladroits ;
Le corsage quittant l'épaule, une enjambée
Rapide pour sortir de la jupe tombée,
Le soupir de la gorge enfin libre, et se voir,
Nudité frissonnante au fond du grand miroir.
Alors, pleine d'horreur pour mon corps inutile,
En invoquant tes bras qui sont mon seul asile,
J'ai pleuré. Je t'écris sur mes genoux croisés.*

*Sur un meuble voisin, sous mes yeux, sont posés
Tes livres, des objets dont chacun me rappelle
Ou le plus cher matin ou la nuit la plus belle,
Ou les plus douloureux moments de notre amour.
La bougie hésitante, à travers l'abat-jour,
Sur le lit préparé répand une douce ombre,
Et la chambre alentour est recueillie et sombre.
Que n'es-tu là, mon tendre ami, pour me saisir,
Pour respirer le souffle ardent de mon désir
Et, m'emportant, muette, heureuse, inanimée,
Me faire sangloter et mourir d'être aimée!...*

(L'HOMME INTÉRIEUR, XLIII.)

Qu'y a-t-il là qui nous touche si fort ? C'est la vieille plainte, ancienne comme le monde, de l'amour malheureux et du désir inassouvi. Les amants l'ont chantée dans toutes les langues et sur tous les rythmes. Près de nous, les poètes du xix^e siècle ont su lui donner une ampleur qui n'avait peut-être pas été atteinte.

D'où vient que l'accent de Charles Guérin trouve particulièrement le chemin de notre cœur ? Est-ce par son lyrisme contenu, et par ce ton plus réaliste qui nous fait mieux sai-

sir la vérité toute saignante, sous une forme poétique comparable aux plus châtiées? Sans doute. Mais si la jeunesse du moment présent voue à Charles Guérin une prédilection visible, c'est aussi parce que ses vers lui font entendre une musique dont on l'avait depuis longtemps déshabituée : après trente ans de tâtonnements et d'extravagances, voici des poèmes qui se relient à la pure tradition française. Ce n'est pas que Guérin n'ait eu à chercher sa voie. Il hésita, trébucha et commit des fautes comme les autres. Il n'atteignit que peu à peu le point où nous l'avons vu arriver. Mais son ascension suivit une ligne régulière, et nulle souffrance, physique ou morale, n'arrêta cet effort tenace vers la perfection.

En 1894, Charles Guérins'écriait : — « Nous sommes en pleine décadence, et je le dis avec fierté ! » (*Joies grises*, 184.) Il subissait une double influence, celle de Mallarmé et celle de Rodenbach.

Le doux, modeste et pénétrant causeur qui, dans son petit logis de la rue de Rome, rachetait par de délicates conversations la subtilité par trop elliptique de ses vers, ne manqua pas d'exercer sur Guérin une séduction qui devait s'étendre à toute une époque littéraire. Il lui communiqua le goût des gloses raffinées et des attitudes précieuses. C'était le temps où, cloîtré loin de la foule — qu'il appelait « troupeau », — le futur poète de *l'Homme intérieur* dissertait savamment sur le mérite de l'allitération, « élucidation sensorielle de l'Idée », et, pour infliger une

leçon aux plats aligneurs de syllabes, composait des vers qui devaient combler d'aise M. René Ghil :

Sous les pins fins pleins de plaintes, au sein des'landes.

L'influence purement mallarméenne est sensible en bien des endroits des premiers essais de Charles Guérin. Elle se perpétua quelques années. Pour montrer quelle valeur particulière il lui attribuait, Guérin décidait que seuls les exemplaires de luxe du *Sang des Crépuscules* (1895) contiendraient, hors texte, « l'Introït » que Mallarmé avait bien voulu écrire en préface à ce recueil ; on peut y lire des compliments comme ceux-ci : « Habitude du mètre ou les complexité et fluidité, aussi, en la pensée, rien que de sûr parmi votre invention... Subtilement vous vous gardez bien de plaquer, ce qu'on fit, image à son élément grossier, la détachez, qu'elle flambe, à part, et entre plusieurs anime cette essence riche, pure qui est votre produit, ainsi qu'au-dessus de tout, par exem-

ple, l'azur. » Guérin se montrait glorieux de ces éloges, et, dans une lettre particulière, à la fin de 1896, il disait encore : « mon maître aimé Stéphane Mallarmé. »

Georges Rodenbach, le poète de la *Juvenesse blanche* et du *Règne du Silence*, prenait aussi de l'ascendant sur son esprit. Guérin lui consacrait en 1893 une longue plaquette, et lui demandait l'année suivante la préface de *l'Agonie du Soleil*. Ce qu'il y a de mineur, de faible et d'incertain dans l'amoureux de Bruges et de ses beautés mortes, s'harmonisait alors intimement avec sa propre sensibilité. Lui-même se plaisait aux chants ouatés, aux dorlotements et aux lotions d'âme : on trouvait dans ses vers « des doigts anonchalis », des « vents algides », « des esseulements », et, parfois, des « fragrances ».

Cette période coïncida avec une crise de volonté très grave. Guérin, qui faisait alors profession de mépriser sa province lorraine comme alourdie de béotisme, se réfugiait dans les cénacles parisiens ou dans les groupes esthétiques bavarois, — il fit un séjour d'un

an à Munich. — Il avouait plus tard s'être fortement détraqué les nerfs en leur permettant des jeux dangereux.

Rien ne l'intéressait que le bizarre, le maladif et le déformé. Il se passionnait pour l'ésotérisme et pour la Kabbale. En même temps il s'enivrait de musique. — « Ces derniers mois, confiait-il dans une lettre, j'ai entendu beaucoup de musique en Allemagne. Je ne connais rien d'aussi débilitant pour la volonté : on en jouit, mais on s'épuise ; plus que les poètes, on devrait bannir les musiciens d'une république virile. »

Un caractère bien trempé et naturellement orienté vers la santé morale peut supporter sans grand dommage des commotions pareilles. La sensibilité trop vive de Charles Guérin en conserva une impression lente à s'effacer. Il était de ces êtres taciturnes et secrets qui se livrent tout entiers à ce qui les attire et doivent faire ensuite un rude effort pour s'en dégager.

Il ne pouvait cependant s'attarder à cette phase. Son goût natif luttait contre l'entraînement des influences dont il s'était laissé



MAISON DE CAMPAGNE DE VADELAINCOURT
d'après une aquarelle du BARON MAURICE DE RAVINEL



PHOTOGRAPHIE PRISE A SAINT-MAURICE
Janvier 1906

envelopper. Quand on a traversé cette période dans les mêmes conditions d'âge et de milieu, on arrive mieux à comprendre ce qu'il ressentait.

Les jeunes gens de dix-huit ou de vingt ans qui, entre 1896 et 1900, se préparaient à la vie littéraire, souffraient d'une gêne inconsciente. Je parle surtout de ceux qui habitaient la province. Les dieux du jour étaient Mallarmé, Kahn, Vielé-Griffin. Nul ne songeait d'abord à les renier ; les ricanements qui accueillait ces noms dans les milieux de bonne bourgeoisie provinciale où vivaient nos futurs poètes, forçaient ceux-ci à exagérer, par esprit de fierté, des admirations dont les groupements parisiens leur faisaient une obligation étroite. Mais je me rappelle leurs inquiétudes et leurs résistances ; inquiétudes vagues, résistances timides : elles devaient se marquer davantage par la suite. On se confiait, presque en cachette, car l'accusation d'être un philistin semblait grave, ses doutes sur le génie de tel ou tel. Celui qui élevait la voix le premier, s'étonnait et se réjouissait de rencontrer des approbations rapides. On

osait parler de galimatias, de stérilité, de fourvoisement. La réaction contre le symbolisme prenait corps : elle devait, moins de dix ans plus tard, transformer en purs classiques un Charles Guérin, un Marc Lafargue, un Emmanuel Delbousquet, un Paul Souchon, un Pierre Camo.

Chez Guérin, l'évolution est facile à suivre. L'auteur de *Joies grises* (1894) et du *Sang des Crépuscules* (1895) qui se plaisait à fabriquer des mots étranges, à écrire des vers de quatorze ou de dix-sept pieds, et qui faisait rimer « infiniment » avec « femmes qui mentent, » confessait le 1^{er} mai 1897 à un ami : — « Je suis très irrité en ce moment par les livres dont j'ai à parler à l'*Ermitage*, vers et prose. Ah ! sont-ils embêtants, tous ces gens-là, avec leur ivresse de vivre qu'ils embobinent de néologismes, de barbarismes et d'une langue de Topinambous. L'intrusion du vers libre dans la poésie française a vraiment des suites déplorables... Ces gens qui sont généralement ignorants (et souvent belges) ne se donnent pas la peine de rechercher dans leur mémoire des mots français qui correspondent à leurs sen-

sations, et ils fabriquent des adverbes atroces et des verbes !... On se croirait revenu aux beaux jours du *Décadent* et du *Symboliste*. Et les Espoirs et les Tristesses, et les Chevaliers, et les Lys ! Quand donc en nettoiera-t-on nos pauvres parvis ? Zinc doré, pendule Lohengrin... J'aime encore mieux les disciples du vieux Baghâvat : du moins faisaient-ils des vers, ceux-là ! »

N'est-ce donc plus ce même Guérin qui, dans le commentaire de *Joies grises*, avait violemment attaqué la rime et prôné l'assonance ? — « Par quelle aberration, disait-il, en vint-on à faire disparaître l'assonance au profit de la rime !... Pardonne, Erato, à ceux-là qui furent fauteurs, s'ils ont cru agir pour le bien de l'Art. »

Lui-même devait supplier Erato de l'absoudre pour avoir tenu de pareils propos. Il pratiqua néanmoins l'assonance pendant longtemps. Souvent même il composa des poèmes aux assonances exclusivement féminines, et alternées : les effusions lyriques du *Cœur solitaire* en ont gardé une mollesse et une allure chancelante qui nuisent à leur élan : pourtant, dans ce recueil, la coupe du



MONUMENT ÉLEVÉ A LUNÉVILLE A LA MÉMOIRE DE CHARLES GUÉRIN

vers est plus sûre, les enjambements plus discrets, et lorsque le poète use d'un rythme peu fréquent, c'est celui-ci, par exemple, accouplement de vers de sept et dix pieds qui n'est pas sans grâce :

*Puisque l'ennui, pauvre homme,
Te jette encore à de nouveaux voyages,
Emporte au moins dans l'âme
L'adieu doré des beaux jours de l'automne.*

(LE CŒUR SOLITAIRE, LII.)

Mais Charles Guérin ne disciplina vraiment sa métrique qu'avec l'*Homme intérieur*.

La correction y affecte une rigueur de plus en plus sévère. — « Je me sens devenir maniaque », disait-il. La physionomie des vers, leur aspect matériel, prenaient à ses yeux presque autant d'importance que leur cadence à son oreille.

Il travaillait régulièrement et beaucoup. Sa correspondance est pleine d'aveux sur ses hésitations et ses reprises : — « J'ai là mille

vers de mon prochain volume, et je suis désespéré... Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir juger mon œuvre. Vous savez dans quelle mesure on peut se fier aux amis ! Bienheureux ceux qui ont confiance en eux-mêmes. Je travaille avec nausée huit heures par jour. » C'était son système. Il ne croyait pas à l'inspiration romantique ; l'assiduité lui apparaissait comme la condition d'un art maître de soi. — « Il faut, disait-il encore, se présenter chaque jour devant soi-même ; c'est une politesse que l'on doit à son talent. » Il s'enfermait dans son appartement ; un de ses petits frères avait seul licence d'y pénétrer, et pour les cas graves.

La perfection à laquelle il parvint ainsi, c'est dans ses vers descriptifs qu'il désirait surtout l'atteindre.

Le lecteur qui parcourt un livre de Charles Guérin est d'abord ému par l'intensité de la souffrance et de la passion. Un second regard révèle un tout autre aspect de cette sensibilité.

Guérin était un observateur délicat : ce lyrique savait noter « la taupe aux mains de

vieil ivoire », ou, dans l'herbe, les sauterelles
qui

Trainent leur ventre rose et font plier les prèles.

(LE SEMEUR DE CENDRES, LXVI.)

Tantôt il indiquait d'un seul trait le paysage,
ou bien le dessinait vivement :

*C'est l'heure, après la pluie, où, redevenant pur,
Le ciel du soir se peint dans les vitres riantes,
Où les trottoirs mouillés réfléchissent l'azur
Et les pieds nus des mendiants.*

(L'HOMME INTÉRIEUR, XL.)

Tantôt il le traitait plus largement ; tel ce
tableau d'automne, aperçu depuis la fenêtre
de sa chambre :

*Le soleil soucieux se couche en ce moment,
La fraîcheur et la paix du jardin sont plus grandes.
Je vois le long du buis cheminer lentement
Le jardinier qui verse à boire aux plates-bandes.*

*Le jour baisse. La brise agite mon rideau,
Et tandis que je suis des yeux sur le parterre
L'arrosoir qui répand sa chevelure d'eau,
Mon âme à son murmure égal se désaltère.*

*J'écoute, pieds furtifs, sur les chemins sablés
Rôder mon épagneul en quête de son maître.
Une servante passe avec un bruit de clefs,
Et son ombre remplit un instant ma fenêtre.*

*C'est un des soirs pensifs du déclin de l'été.
Je songe. Un livre ouvert sur ma table frissonne,
Et je respire avec des pleurs de volupté
L'air dont l'odeur trahit l'approche de l'automne.*

(L'HOMME INTÉRIEUR, I.)

C'est à la veille de mourir que Charles Guérin possédait pleinement sa maîtrise. Il avait asservi la matière maniée; cadence et mots lui appartenaient. Je citerai une dernière pièce, que je considère comme son chef-d'œuvre de science poétique; les mouvements des vers s'adaptent justement à la chose décrite; chaque syllabe y est calculée, chaque virgule joue son rôle; le son des mots et la forme des lettres s'allient pour produire la sensation

voulue ; ce pur poème plaît à l'œil, caresse l'oreille, et donne à l'esprit cette satisfaction tranquille, entière, joyeuse, de l'objet sans défaut :

*Si tu veux voir un vase aux belles formes naître,
Suis-moi dans l'atelier jusqu'à cette fenêtre
Où l'ébaucheur travaille assis devant le jour.
Il jette un pain de terre onctueux sur son tour,
Le mouille, et, résistant à l'effort du mobile,
Élève entre ses mains la frissonnante argile.
D'un pouce impérieux il l'attaque en plein cœur,
La creuse et la façonne au gré de sa vigueur.
Regarde, sous l'active étreinte qui la guide,
Le vase épanouir sa grâce encor liquide.
Tandis qu'il l'arrondit de la paume au dehors,
Ses doigts joints et courbés en polissent les bords.
L'argile cependant, sans relâche arrosée,
Comme un miroir voilé reflète la croisée.
Souple et svelte, le col jaillit des flancs égaux ;
Il chemine en faisant onduler ses anneaux.
Menée au plus haut point déjà, sa tige molle
Expire, et le potier la renverse en corolle.
Le tour s'arrête. Alors, et prenant un répit,
L'humble maître, content de son œuvre, sourit.*

(L'HOMME INTÉRIEUR, XVIII.)

Lorsque j'écrivis cette étude pour la *Revue de Paris*, je ne connaissais pas encore la série des manuscrits successifs du poème ; il en existe sept ; on trouvera ci-contre la reproduction autographiée de la première et de la dernière version.

Elles donneront quelque idée du labeur que coûtait à Charles Guérin l'élaboration d'une pièce de vers. Encore le septième manuscrit ne porte-t-il pas le texte définitif : des retouches furent sans doute faites sur épreuve.

On peut saisir sur deux vers le travail d'amélioration que Guérin poursuivait sans trêve jusqu'au moment où il était satisfait. L'idée à rendre, jetée en une note marginale de la deuxième version, est la suivante : « l'amphore... reflète sur ses flancs... (une image de la croisée qui)... semble immobile... » Et voici l'expression que lui prêtait d'abord le poète :

*L'amphore déjà ronde et sans cesse arrosée
Toujours au même endroit reflète la croisée.*

Le quatrième manuscrit porte comme variante :

*L'amphore cependant sans relâche arrosée
Sur ses flancs... reflète la croisée.*

Puis, l'idée se modifie légèrement ; le poète abandonne cette opposition qui l'avait séduit, de l'image immobile sur un objet en mouvement ; il borne son effort à traduire directement la sensation, avec le plus d'harmonie possible. Et il écrit :

*L'amphore cependant, sans relâche arrosée,
Sur sa hanche qui luit reflète la croisée.*

Mais il n'est pas encore content. Ces mots d'*amphore*, de *panse*, ne lui paraissent ni assez souples, ni assez brillants. La sixième version propose :

*La paroi
L'argile cependant, sans relâche arrosée,
Comme un miroir
Sur sa hanche qui luit reflète la croisée.*

Cette fois le but est presque atteint. Encore un mot — un seul — pour ajouter à la mollesse, à la lumière grise et tendre de ces vers. Et ce sera :

*L'argile cependant, sans relâche arrosée,
Comme un miroir voilé reflète la croisée.*

On suivrait avec tout autant de profit les transformations apportées dans chaque détail du poème.

Ces vers, que l'on peut comparer sans crainte au plus irréprochable poème grec, Charles Guérin les a conçus devant un vieil ouvrier de la fabrique paternelle, à Lunéville.

Car si l'art classique revit en lui, c'est dans son temps et dans les faits qu'il observait que Guérin cherchait son inspiration. Les pièces qui se rapprochent le plus des formes antiques ont une origine tout à fait moderne. Le magnifique poème XXVIII de l'*Homme intérieur*, que sa longueur empêche de reproduire ici et dont rien ne se peut détacher, fut écrit au bord de la Méditerranée, au Lavandou ; le voyage en barque vers les Iles bleues est un voyage aux îles d'Hyères. Plus tard, un biographe, s'entourant de documents qui restent encore épars, pourra sans doute retrouver ainsi l'origine de ses plus beaux vers.

Guérin voyageait beaucoup. Si l'on s'en étonnait, il murmurait : — « Je ne vous soute pas mon aiguillon. » Il supportait difficilement les longs séjours. Un fâcheux lui disant : — « Mais cela ne vous fatigue donc pas ! », il répondit, avec ce sourire et cette narine ironiques qu'il savait prendre : — « Quand vous avez mal aux dents la nuit, vous vous promenez de chambre en chambre, n'est-ce pas ? Eh bien, j'ai toujours mal aux dents. » Il connaissait l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Italie. Quelquefois, il partait brusquement, traversait Paris, et courait se réfugier sur la côte basque, ou dans un petit village de Provence. Il appelait cela « changer son âme de pot ».

Mais il s'attachait de plus en plus à sa Lorraine natale. Il aimait résider à Lunéville, et surtout dans sa maison de campagne de Vadelaincourt, près de Souilly, dans la Meuse ; le paysage de jardin cité plus haut vient de Vadelaincourt.

Je n'essaierai pas de dire quel vide Guérin a laissé parmi ses amis. Ils eurent le sentiment d'une catastrophe. Cependant, la plupart ne

Ils voyaient que rarement, et, comme il aimait peu les longues correspondances, l'influence qu'il exerçait sur eux n'était ni directe, ni active.

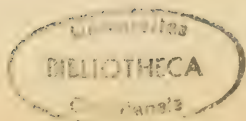
Mais il les tenait reliés par un lien puissant. Ni lui, ni eux ne s'en rendaient peut-être compte. Que de fois ils l'ont vainement cherché des yeux depuis qu'ils l'ont perdu ! Au deuil intime qu'ils ressentent se mêle le souci de l'avoir vu partir au moment même où il se possédait, et dans une période littéraire incertaine où son exemple aurait pu venir en aide à bien des hésitants.

La nouvelle de sa mort les atteignit comme un coup inattendu. On le savait inquiet, souffrant, mais non pas près de disparaître. Il avait, cependant, achevé de s'amaigrir et son visage se ridait. Il était allé à Saint-Maurice, dans le Valais. J'ai devant les yeux la dernière photographie de Charles Guérin vivant ; elle a été prise là ; il est en costume de marche, appuyé des deux mains sur le rebord d'une fenêtre, silhouette noire et mince tournée vers un fond de neige lumineuse : c'est ainsi que je veux le voir pour la dernière fois, plu-

tôt que renversé sur son lit, immobile et les yeux clos...

On croit qu'à Saint-Maurice il aurait eu déjà une congestion cérébrale. Mais il ne prévint personne : ce jeune homme qui avait composé son épitaphe avant vingt ans s'était habitué à l'idée de finir.

Il rentra seulement à Lunéville. Il semblait plus triste, plus renfermé que d'habitude, et passait beaucoup de temps dans sa chambre. — « Charles travaille... », disait-on. Il classait ses livres et mettait de l'ordre dans ses manuscrits. Enfin, quand il sentit qu'une nouvelle attaque était prochaine, il donna, toujours silencieux, un regard à ceux qu'il aimait, remonta chez lui, rangea quelques papiers sur la table, posa sa plume par-dessus; puis il se coucha pour mourir.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le seize octobre mil neuf cent neuf

PAR

ED. GARNIER

A CHARTRES

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

1171 4
451

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

23 AVR. 1996

MAY 08 1996

APR 26 1996



a39003



003990222b

CE PQ 2613

.U2Z577 1909

COO ARDENNE DE T CHARLES GUER

ACC# 1235445

